

## La leçon d'alsacien

Dans une librairie parisienne, une matinée d'hiver 1924, trois intellectuels européens conversent. Un Allemand (Rainer Maria Rilke), un Suisse (Carl J. Burckhardt, historien et futur diplomate, né à Bâle) et un Français (Lucien Herr, né à Altkirch en 1864, bibliothécaire à l'École Normale). On parle de littérature, on compare des incomparables, la poésie allemande et la poésie française. Rilke considère la Fontaine comme le plus pur, le plus « limpide » (il avait dit dans un beau germanisme « limpider »), des poètes français. Intraduisible en allemand, bien sûr. Herr répond qu'il connaît pourtant un poète allemand qui est comme un jeune frère de La Fontaine. Les deux autres et le libraire, Augustin, écarquillent les yeux et dressent l'oreille. Il récite :

*Der Vogel schwankt so tief und still,  
Und weiß nit, woner ane will.  
Es chunnt so schwarz, und chunnt so schwer,  
Und in de Lüfte hangt e Meer  
Voll Dunst und Wetter. Loos, wie 's schallt  
Am Blauen, und wie 's widerhallt;*

C'est du Hebel, *Alemannische Gedichte*. « Das Gewitter » (l'orage). « Quelqu'un a-t-il jamais su visualiser l'orage, ce puissant et total phénomène de la nature, avec autant de force ? », demande Herr.

Le libraire : « On croirait entendre du chinois, mais le rythme est de toute beauté, comme dans Homère. »

Rilke, avec tristesse et comme accablé : « Moi aussi j'ai du mal à comprendre, c'est de l'alémanique. »

« C'est franc comme l'osier », fit le bibliothécaire en riant. « Franc et plein de fraîcheur. Ainsi parlaient nos paysans. » Il répète les deux premiers vers, qui sont, souligne-t-il, ce qu'il connaît de plus beau en poésie.

*Der Vogel schwankt so tief und still,  
Und weiß nit, woner ane will.*

Je ne comprends pas « ane », soupire Rilke. Agacé, Herr lui traduit (transpose) en allemand dit standard.

*Der Vogel fliegt so tief und still,  
Und weiß nicht, wo er hin will.*

Voilà, tous les germanophones comprennent, on n'a changé qu'un mot, mais tout le charme poétique s'est évaporé. « C'est du *ane* que tout dépend », conclut brusquement Herr en prenant congé. Assez de justifications !

Il faut avoir l'oreille très fine, exercée par la musique des dialectes, pour percevoir une différence de ton entre « wo er hin will » et « woner ane will ». Le *hin* est dur, carré, il y a en lui, on se demande pourquoi, quelque chose d'impérieux. *Wo will er hin, der Kerl ?* Ton inquisitorial. Le *hin* est chargé de connotations de commandement, militaire ou scolaire. Tandis que *ane* paraît tendre, familier. Exercice de gymnastique mentale pour les non-dialectophones natifs : lisez ici le « a » de *ane* comme « an » en français et l'e terminal

comme un a. L'harmonie musicale se produit sur le contraste entre *an* et *a*. Subtil effet d'écho aussi du premier au deuxième vers. Le son « an » dans *schwankt* rebondit dans « ane ». Bizarrement, par négligence peut-être, en traduisant, Herr n'a pas retenu l'allemand « *schwankt* » (chancelle), seule la prononciation de la voyelle change, et l'a remplacé par le banal « *fliegt* » (vole).

En prononçant *ane*, accentuez bien la première syllabe et atténuez la dernière jusqu'à la rapprocher d'un e (é), raison pour laquelle il est préférable de la noter par e que par a. Et vous prononcerez aussi *stéll* et *wéll* (soit dit en référence à l'usage orthographique français). Vous ferez ainsi entendre et vous entendrez en alémanique le même message, avec les mêmes mots, mais dans une autre tonalité qui fait une autre musique. Comme si au piano vous transposiez l'air du *Hans im Schockloch* (par exemple) de do en ré.

Les variétés dialectales, dans leur aire linguistique commune, sont autant de variantes ou variations sonores (musicales) d'une même langue. Ces variations s'obtiennent par un jeu de contrastes et d'assonances sur les voyelles essentiellement. La structure des mots est fixée par les consonnes. Entre les consommés, les variations vocaliques possibles sont comme infinies, certaines sont réalisées, produites par les locuteurs, d'autres non, mais celles qui sont entrées dans un usage commun, sur un territoire donné plus ou moins étendu (une région entière, ayant une identité historique, ou juste quelques villages contigus, voire un seul village ou en ville certains quartiers), obéissent à des règles musicales d'accord et d'unité systémique qu'il est difficile d'analyser en tant que phénomènes acoustiques. N'importe quel son ne va pas, ne sonne pas avec n'importe quel autre.

À Lembach, au nord de l'Alsace, le poète (Fernand Bernecker) écrit :

*Waasch dü Maadel, wàs Haamweh isch ?*

À 200 km. de là au sud (« L'Alsace est un long corridor »), dans la région de Mulhouse, on dirait et écrirait :

*Weisch dü Maidle wàs Heimweh isch ?*

Pour peu qu'ils parlent (encore) allemand (*teutsch*), la compréhension entre l'Alsacien septentrional et l'Alsacien méridional est immédiate – ou ne nécessite qu'un peu d'accoutumance. On entend bien que la différence entre les deux parlars (extrêmes !) n'est que - ou est principalement - vocalique, donc musicale. Unité locale, système phonique : là où l'on dit *waasch* on dit *Haam* ; là où *weisch*, *Heim*. Etc. Les exemples les plus divers sont innombrables. Ferdinand de Saussure ira jusqu'à affirmer (logiquement) qu'« il y a autant de dialectes que de lieux » et que cependant les changements étant peu considérables l'on se comprend de dialecte à dialecte dans une continuité linguistique sans limites naturelles.

En Alsace, du haut-alémanique du Sundgau au parler bas-alémanique du Kochersberg (Kochersbarri) et jusqu'au francique rhénan de Wissembourg. Et par-delà les frontières des États-nations, du parler de Mulhouse au parler de Bâle et du colmarien au badois, *àne am Rhi*.

En allemand standard (ou littéraire), la transposition du parler (et de l'écrit) de Lembach comme de celui de Mulhouse et d'ailleurs encore donnerait :

*Weißt du Mädchen, was Heimweh ist ?*

Comme quoi, cela saute aux yeux – et aux oreilles -, l'alsacien, dans sa généralité et toute sa diversité, est bien un état (une forme, une concrétion singulière) de l'allemand. Un dialecte n'est pas une « sous-langue », ou une « basse langue », cela n'a pas de sens linguistiquement parlant. Et la « haute langue », comme par exemple « le haut allemand » (expression d'ailleurs ambiguë), n'est pas langue supérieure, elle ne constitue elle-même qu'une variation de la langue « générique », parmi une foule de variantes. D'un point de vue linguistique pur, elle ne jouit d'aucune préséance. Mais l'histoire, la politique, en a fait la langue de référence, c'est vrai et c'est tout.

L'état dialectal d'une langue est son état premier (et non primitif), son état naturel. Saussure encore le disait d'une formule : « La langue livrée à elle-même ne connaît que des dialectes, dont aucun n'empiète sur les autres... ». Seulement, dans la cité, dans l'histoire, elle ne reste pas livrée à elle-même : une nation politiquement constituée, dotée d'un État, éprouvera le besoin d'imposer sur son territoire une langue unique, normée, littéraire, afin que tous les citoyens se sentent unis de cette façon, qu'ils entendent les mêmes lois et s'y soumettent en connaissance, qu'ils partagent aussi avec les mêmes textes les mêmes valeurs. Une question d'ordre, contre l'anarchie tendancielle des dialectes ! Ainsi va l'histoire. Toujours vers plus d'unité, d'uniformité, et des unités de plus en plus grandes, jusqu'à l'unité monde ? Ainsi le progrès ?

Pris dans cette marche forcée en avant, au milieu de tous ces profits, certains individus au long souvenir ressentent les pertes subies, l'appauvrissement induit. Une même logique, qui peut sembler irréversible, ne finit pas de réduire la diversité linguistique et culturelle comme elle réduit la diversité biologique. Tant d'espèces linguistiques et tant d'espèces vivantes disparaissent chaque année. Entreprendre de sauvegarder celles qui déclinent, de les protéger, de les faire respecter, est la raison fondamentale et l'espérance de l'écologie, dans ses deux directions alors, l'une culturelle, l'autre naturelle. Les situations et les conditions du combat sont chaque fois particulières, sont elles-mêmes diverses ! Donc, pragmatisme.

Pour ce qui est de nombreux dialectes, leur avenir ne sera pas un retour à leur vie naturelle passée, comme langue vernaculaire d'usage quotidien ; il pourrait n'être que muséographique (soit dit par métaphore) ou culturel, folklorique même, selon une tendance, et savante, dialectologique, selon une autre. Ce ne serait pas rien ! Ce ne serait pas du tout méprisable. L'apprentissage scolaire du dialecte serait d'emblée un apprentissage de dialectologie. Ceci dès la maternelle ! On n'apprendra pas aux enfants à dire : Ich heiss François un dü ? Mine Mâme schàfft uf me Büro. On leur apprend des comptines, des chansons, des poésies, et on les rend attentifs aux similarités et aux singularités du dialecte pratiqué par rapports à d'autres et à l'allemand standard. On les rendra sensibles au jeu des variantes, et pas seulement à la forme écrite standardisée.

Un dialecte normalement est la langue maternelle, que l'enfant n'apprend pas à la... Maternelle, mais dans la famille, en apprenant à parler. Il est contre-nature (mais nous sommes bien voués à la culture) d'apprendre un dialecte vernaculaire à l'école. Voilà pour le principe tout théorique. Dans la situation linguistique et politique particulière où nous sommes aujourd'hui en Alsace, le passage par l'apprentissage de l'allemand commun, standard, de vaste champ, auquel les dialectes alsaciens, lorrains, badois, bâlois, etc., sont « assignables » (selon une formule de Claude Hagège), est la seule voie pédagogique réaliste. Il faut apprendre intensivement l'allemand tout court, mais dans la même foulée en quelque sorte, avec méthode et néanmoins grande souplesse, grande liberté, l'on apprendra (enseignera) des variantes dialectales présentes encore dans l'environnement et davantage dans un corpus littéraire (et discographique aussi) que des érudits, des chercheurs, des philologues, des historiens, se donnent pour tâche d'ordonner, d'enrichir et d'entretenir, le tout garanti par la puissance publique. On se rend compte que tout cela suppose une politique linguistique

régionale globale, dont la volonté et la mise en œuvre supposent un pouvoir politique régional ayant les coudées franches, ce qui suppose en premier ressort une conscience et une volonté collective générale, la détermination d'un peuple uni et courageux. Comme nous en paraissions loin.

Chaque variante dialectale a sa musicalité propre (sur un thème identique) et présente quelques traits originaux de sémantique et de grammaire qu'on ne trouvera pas dans la langue générale. (La linguistique comme la biologie ne connaît que des variations.) Rilke ne comprenait pas « ane » dans : *der Vogel weiß nit wo ane*. L'oiseau ne sait où aller. Pour Herr, la saveur unique de la phrase tenait à ce petit mot de valeur adverbiale. On ne le saisit pleinement que dans la relation à son contraire : àne. (Prononcez comme en français *anna*, dans *ananas*, mais en accentuant et allongeant le premier a. Nous adoptons ici la graphie des anciens, comme Hebel, Katz et Storck, qui placent l'accent grave sur a prononcé comme en français dans *tas*, et non sur l'a nasalisé *an*, comme dans *enfant*. Habituellement et non sans bonnes raisons pratiques, on fait aujourd'hui le contraire.) Exemple littéraire chez le poète Émile Storck :

*Es schnèit.  
In fine Fàde un Strähne  
kèit  
der Schnee iwr'em schwarze Trottoir àne.*

*Il neige.  
En fils et fines traînes  
les flocons  
tombent sur le noir trottoir d'en face.*

Àne : en face, de l'autre côté. En pays déjà étranger ! Am Rhi àne fangt 's Ditschland a. Tandis que *ane*, c'est *do*, ici, *d'heim*, chez soi. Kumm do ane, Schatz. Viens ici, chéri(e). Ne pas savoir où *ane*, comme l'oiseau dans les nuées de la tempête, c'est être perdu, c'est le désarroi, le malheur. *Glecklig die wu wisse wu se ane gheere*, wu se d'heim sin. Heureux ceux qui savent à quel monde ils appartiennent, où est leur patrie. Ce ne sont pas les Alsaciens ! Rengaine de mon pays :

*Iwer d'r Hügstein  
fliege d'Bràme.  
Wenn si driwer sin  
no sin si dâne.*

Par-dessus le Hugstein (un vieux château en ruine, entre Guebwiller et Buhl) volent les taons. Quand ils sont passés, ils se trouvent de l'autre côté. Qu'est-ce que c'est bête ! Une évidence. Doit-on sourire de la mauvaise rime ? Hé, ce n'est pas si bête que ça. Dans le mot *dâne*, dérivé de *àne*, qui veut dire de l'autre côté, on peut entendre, en allongeant beaucoup ses oreilles, quelque chose de la séculaire expérience des Alsaciens. Quand ils traversent le fleuve, ils sont de l'autre côté, ils ne sont plus chez eux ! Quand ils traversent la montagne, pareil... Cela dit avec humour toutefois, un imperceptible clin d'œil !

Jean-Paul Sorg